

Nous soucier de ceux qui n'aiment pas lire ou de ceux qui peinent à comprendre les textes philosophiques ne devrait pas nous faire négliger la possibilité qu'ils aient quelque chose à nous apprendre ou à nous rappeler des puissances de la lecture, contre lesquelles le lecteur trop à l'aise pourrait bien s'être immunisé. Le dégoût de lire et la résistance à comprendre les philosophes nous invitent à remettre en question l'idée que lire serait par définition une bonne chose et la conviction que le meilleur usage que nous puissions faire d'un concept est de le comprendre : deux présupposés qui délimitent une image de la lecture étriquée, faisant de lire une activité parfaitement inoffensive. Si en revanche, comme nous le rappellent nos lectures d'enfance, la lecture ne se réduit pas à une cognition mais peut nous transformer, et si c'est là ce que les adultes peuvent notamment escompter des textes philosophiques, alors les pôles tendent à s'inverser: c'est la valorisation non questionnée de la lecture et la compréhension transparente des concepts qui éveillent les soupçons, tandis que l'incertitude, celle de parvenir à comprendre comme celle qui porte plus généralement sur ce que lire pourrait nous faire, mériterait d'être cultivées. En ce sens, l'essai ne devrait pas rester seulement un genre d'écriture, mais se pratiquer également comme un genre de lecture.